

Pour s'y rendre en 1954, ils embarquèrent sur le ferry en ville et louvoyèrent parmi d'autres petites îles oubliées – Thompson Island et Spectacle Island, Grape Island et Bumpkin Island, Rainford Island et Long Island –, qui se cramponnaient à la surface en touffes rigides constituées de sable, d'arbres nouveaux et de roche aussi blanche que des ossements. Exception faite des voyages de ravitaillement le mardi et le samedi, le ferry n'avait pas d'horaires réguliers, et la cambuse était dépouillée de tout sauf d'une plaque de tôle qui recouvrait le plancher et de deux bancs métalliques disposés sous les hublots. Les bancs étaient à la fois boulonnés au sol et aux gros poteaux noirs à chaque extrémité, eux-mêmes munis de fers dont les chaînes, tels des spaghettis, gisaient en tas.

Mais ce jour-là, le ferry ne transportait pas de patients à l'asile ; ses seuls passagers étaient Teddy et son nouveau coéquipier, Chuck Aule, ainsi que quelques sacs de courrier et plusieurs caisses de fournitures médicales.

Teddy débuta la traversée dans les toilettes, agenouillé devant la cuvette tandis que le moteur du ferry haletait et claquait, et que ses narines s'emplissaient des odeurs grasses du mazout et de la mer à la fin de l'été. Il n'expulsait rien d'autre que de petits filets d'eau, et pourtant sa gorge se contractait sans relâche, son estomac se rebellait au fond de son œsophage et l'air devant ses yeux grouillait de points noirs.

Son ultime spasme libéra une bulle d'oxygène emprisonné, et Teddy eut l'impression qu'elle lui emportait une partie de la poitrine lorsqu'elle explosa hors de sa bouche. Il se laissa choir sur le plancher métallique et s'essuya le visage avec son mouchoir en se disant que ce n'était vraiment pas une façon d'entamer un nouveau partenariat.

Il imaginait sans peine Chuck rentrer chez lui et raconter à sa femme – s'il en avait une ; pour le moment, Teddy ne le savait pas encore – sa première rencontre avec le légendaire Teddy Daniels. « Ça été un tel coup de foudre entre nous, chérie, qu'il a passé tout son temps à gerber ! »

Depuis cette sortie en mer quand il était gosse, Teddy n'avait jamais aimé se retrouver sur l'eau, jamais éprouvé le moindre plaisir en constatant l'absence de terre ferme à l'horizon, de littoraux, d'endroits où l'on pouvait poser les mains sans qu'elles se dissolvent sous la surface. On avait beau se dire que tout allait bien – une nécessité lorsqu'on devait traverser une étendue aquatique –, ce n'était pas le cas. Même pendant la guerre, il redoutait moins de donner l'assaut sur les plages que de franchir les quelques derniers mètres entre les bateaux et la côte, les jambes peinant dans les profondeurs, les bottes effleurées par d'étranges créatures ondulantes.

Malgré tout, il aurait encore préféré se tenir sur le pont et affronter l'océan à l'air libre plutôt que se terrer ici, secoué de spasmes, en proie à une sensation de chaleur nauséuse.

Une fois certain que le malaise s'était dissipé, que son estomac avait fini de se soulever et que la tête ne lui tournait plus, il se rinça le visage et les mains, puis vérifia son apparence dans le miroir fixé au-dessus du lavabo ; presque tout le tain avait disparu, érodé par le sel marin, ne laissant subsister qu'un petit nuage au milieu, dans lequel Teddy distinguait à peine son reflet, celui d'un homme relativement jeune arborant la coupe en brosse réglementaire. Sa figure était cependant marquée par les stigmates de la guerre et des années qui avaient suivi, et la double fascination qu'exerçaient sur lui la violence et l'excitation de la traque se lisait dans ces yeux tristes que Dolores avait un jour comparés à ceux d'un cocker.

Je suis trop jeune pour avoir l'air aussi dur, songea-t-il.

Il tourna sa ceinture de façon à ce que le holster repose sur sa hanche. Il récupéra son chapeau sur le réservoir des toilettes, le coiffa, puis en ajusta le bord pour l'incliner légèrement vers la droite. Il resserra son nœud de cravate. C'était un de ces modèles à motif floral voyant passés de mode depuis au moins un an, mais il le portait quand même car c'était elle qui le lui avait offert à l'occasion d'un anniversaire. Il était assis dans le salon quand elle l'avait fait glisser sur ses yeux. Avant de presser les lèvres sur sa pomme d'Adam. Et de placer une main chaude sur sa joue. Sa langue avait un goût d'orange. Elle, se lovant sur ses genoux, ôtant la cravate ; lui, gardant les paupières closes. Pour mieux respirer son parfum. Pour mieux l'imaginer, la recréer dans son esprit et la conserver ainsi.

Il y arrivait encore aujourd'hui – à la visualiser les yeux fermés. Mais depuis quelque temps, des taches blanches lui dissimulaient certaines parties d'elle – le lobe d'une oreille, ses cils, les contours de sa chevelure. Le phénomène n'avait pas encore pris assez d'ampleur pour la masquer entièrement, mais Teddy craignait que le temps ne la lui dérobe, qu'il ne broie peu à peu les images dans sa tête et ne les réduise à néant.

– Tu me manques, murmura-t-il.

Puis il sortit des toilettes et traversa la cambuse pour rejoindre le gaillard d'avant.

Il faisait chaud dehors, et le ciel était dégagé, mais l'eau se parait de reflets foncés couleur de rouille sur un fond gris clair uniforme, laissant supposer dans les profondeurs la présence d'une masse de plus en plus sombre, de plus en plus menaçante.

Chuck porta sa flasque à ses lèvres, but une gorgée de liquide et, le regard interrogateur, inclina la tête en direction de Teddy. Ce dernier déclina d'un geste. Sans insister, son partenaire la rangea dans la poche de sa veste, ramena sur ses hanches les pans de son pardessus, puis reporta son attention sur la mer.

– Ça va ? demanda-t-il. Vous êtes tout pâle.

D'un haussement d'épaules, Teddy balaya cette remarque.

– Ça va.

– Sûr ?

Teddy opina.

– J'essaie juste de m'amariner.

Ils gardèrent le silence un moment tandis que l'océan ondulait autour d'eux, creusé de poches presque noires, lustrées comme du velours.

– Vous saviez que c'était un camp pour les prisonniers de guerre, avant ? lança Teddy.

– L'île, vous voulez dire ?

– Oui. Pendant la guerre de Sécession. Ils ont construit un fort, là-bas, et aussi une caserne.

– Ils l'utilisent toujours, ce fort ?
– Aucune idée, répondit Teddy. Il y en a pas mal sur les différentes îles. La plupart ont servi de cibles d'entraînement pour les bombardements pendant la guerre. Il n'en reste plus beaucoup encore debout.
– Et l'hôpital lui-même ?
– D'après ce que je sais, ils l'ont aménagé dans les anciens quartiers militaires.
– Ce sera un peu comme si on retournait au service, pas vrai ? fit remarquer Chuck.
– J'espère bien que non ! (Teddy se tourna vers le bastingage.) Alors, qu'est-ce que vous avez à raconter, Chuck ?

Ce dernier sourit. Un peu plus trapu que Teddy, un peu plus petit aussi – il devait mesurer environ un mètre soixante-quinze –, il avait de courts cheveux noirs bouclés, le teint mat et des mains menues, presque délicates, qui ne cadraient pas avec le reste de sa personne – comme s'il les avait empruntées le temps que les autres, les vraies, reviennent de l'atelier. Sa joue gauche s'ornait d'une petite cicatrice en forme de faux, qu'il tapota avec l'index.

– Je commence toujours par la cicatrice, déclara-t-il. Parce que tôt ou tard, les gens me posent la question.

– O.K.

– Rien à voir avec une blessure de guerre. Ma petite amie me dit souvent que je devrais prétendre le contraire pour avoir la paix, mais... (Il haussa les épaules.) Ça vient de l'époque où je *jouais* à la guerre. Quand j'étais gosse. Avec un copain, on s'amusait dans les bois à se tirer dessus avec des lance-pierres. Il m'a manqué, O.K. ? Alors, tout était pour le mieux. (Il secoua la tête.) Sauf que son caillou a tapé contre un arbre, et que j'ai reçu un éclat d'écorce dans la joue. Voilà pour la cicatrice.

– Vous jouiez à la guerre.

– J'y jouais, mouais.

– Vous avez été transféré de l'Oregon ?

– De Seattle. Je suis arrivé la semaine dernière.

Teddy attendit la suite, mais comme Chuck ne lui fournissait pas d'autre explication, il lança :

– Ça fait longtemps que vous êtes marshal ?

– Quatre ans.

– Alors, vous savez que c'est vraiment un petit monde.

– Pour ça, oui. Ce que vous vous demandez, c'est pourquoi j'ai été transféré. (Chuck hocha la tête, comme s'il venait de prendre une décision.) Et si je vous affirmais que j'en avais marre de la pluie ?

Les mains posées sur le bastingage, Teddy tourna ses paumes vers le ciel.

– Si vous le dites...

– Mais c'est un petit monde, je suis d'accord avec vous. On se connaît tous dans le service. Alors, forcément, il finira par y avoir – quel est le terme qu'ils utilisent, déjà ? – des fuites.

– Un mot qui en vaut un autre.

– C'est vous qui avez coincé Breck, pas vrai ?

Teddy acquiesça de la tête.

– Comment avez-vous deviné où il irait ? Ces cinquante types à ses trouses, ils sont tous partis à Cleveland. Vous, vous êtes parti dans le Maine.

– Il y avait passé un été en famille quand il était gosse. Ce truc qu'il faisait à ses victimes ? C'est ce qu'on fait aux chevaux. J'ai parlé à sa tante. Elle m'a confié que la seule fois où il avait été heureux, c'était dans un élevage de chevaux près de ce petit cottage qu'ils avaient loué dans le Maine. Alors, je suis allé là-bas.

– Et vous lui avez tiré cinq balles dans le corps.

– Je n'aurais pas hésité à lui en tirer cinq autres, mais les cinq premières ont suffi.

Chuck opina et cracha par-dessus le bastingage.

– Ma petite amie est japonaise. Enfin, elle est née ici, mais vous voyez le topo... Elle a grandi dans un camp. Il y a toujours des tensions, là-bas ; Portland, Seattle, Tacoma... Les gens n'apprécient pas de me voir avec elle.

– Du coup, ils vous ont transféré.

Chuck opina de nouveau, cracha encore une fois et suivit des yeux la chute du filet de salive jusque dans l'écume bouillonnante.

– Ils disent que ça va faire mal, lança-t-il.

Teddy ôta ses coudes du bastingage, puis se redressa. Il avait le visage humide, les lèvres salées. C'était surprenant, car il ne se rappelait pas avoir senti les embruns sur sa peau.

Il tapota les poches de son pardessus à la recherche de ses Chesterfield.

– Qui ça, « ils » ? Quoi, « ça » ?

– Eux. Les journaux, répondit Chuck. La tempête. Une grosse, d'après eux. Énorme.

De la main, il indiqua le ciel clair, aussi pâle que l'écume à la proue. Pourtant, loin au sud, on distinguait une ligne de nuages violets semblables à des boules de coton qui s'élargissaient peu à peu telles des taches d'encre.

Teddy huma l'air.

– Vous vous souvenez de la guerre, Chuck ?

Celui-ci sourit de telle façon que Teddy devina qu'ils en étaient déjà à s'accommoder de leurs rythmes respectifs, à découvrir comment se bousculer amicalement.

– Un peu, dit Chuck. Surtout des décombres. Des tonnes de décombres. Les gens ont tendance à les dénigrer, mais moi, je suis convaincu qu'ils ont leur place. Qu'ils possèdent leur propre beauté. Au fond, tout est dans l'œil de celui qui regarde.

– Vous parlez comme dans un roman à deux sous. On vous l'a déjà dit ?

– C'est arrivé.

Nouveau petit sourire de Chuck, adressé cette fois à la mer ; penché par-dessus le bastingage, il s'étira.

Teddy tapota les poches de son pantalon, puis fouilla les poches intérieures de sa veste de costume.

– Vous vous rappelez à quel point les manœuvres étaient dépendantes des bulletins météo ?

De la paume, Chuck frotta le chaume sur son menton.

– Oh oui, je me rappelle.

– Et vous vous rappelez combien de fois ils s'avéraient justes ?

Chuck plissa le front, déterminé à lui montrer qu'il accordait à la question toute l'attention requise. Puis il fit claquer ses lèvres avant de répondre :

– Je pencherais pour trente pour cent des cas.